

Transfert imaginaire et transfert de travail ¹

Patrick DE NEUTER

(89)A titre d'introduction, je vous propose de nous remémorer dans un style forcément télégraphique, quelques caractéristiques du transfert dans l'enseignement de Lacan ².

1. Le transfert n'est pas que répétition. Il est aussi expérience actuelle et expérience de création.
2. Le transfert inclut le psychanalyste et donc, sa structure, c'est-à-dire sa névrose, sa psychose ou sa perversion, structure plus ou moins bien analysée ainsi que le rapport de ce psychanalyste au « désir du (90)psychanalyste » issue souhaitée de son analyse dite didactique.
3. Le transfert, côté analysant, s'origine dans deux faits de structure.
 - a. La béance de l'objet *a* réel, au coeur de l'inconscient.
 - b. Le manque de savoir dans le grand Autre (grand A barré) ou, plus radicalement, l'absence de quiconque au lieu du grand Autre.
4. Le désir et l'amour de transfert sont des défenses élevées par le sujet contre cette béance de l'objet *a* et ce manque de savoir dans l'Autre. On peut prêter à l'analysant les pensées inconscientes suivantes : « Je le désire parce que je le suppose en possession de l'objet *a* imaginaire à la quête duquel me pousse mon fantasme » et d'autre part (et en même temps) : « Je l'aime parce qu'il sait, parce qu'il connaît la vérité de mon désir, parce qu'il sait ce qui est mon bien, le chemin de ma guérison, le sens de la vie, etc. » Il n'est pas nécessaire, je pense,

1 Deuxième Congrès de la Fondation européenne pour la psychanalyse, Madrid, 23 octobre 1994.

2 Pour une perspective plus complète sur ce concept de transfert dans l'enseignement de J. Lacan, on lira avec intérêt l'article de Th. LEBRUN, N. STRYCKMAN, B. VAN DER BRUGGEN et C. VANDEVYVER dans *Le discours psychanalytique*, Paris, 1989, n° 2, pp. 267-285 ainsi que celui de N. STRYCKMAN intitulé « Historicité de concept de transfert », *ibidem*, 1993, n° 9.

de développer ceci aujourd'hui.

5. Le transfert a deux faces. L'amour en constitue la face la plus visible et, par conséquent, la plus connue. La haine est moins souvent reconnue : elle est le plus souvent inconsciente bien qu'inévitablement associée à l'amour.

6. Un transfert symbolique se distingue radicalement du transfert imaginaire ou « hainamoureux ». Ce transfert symbolique est un transfert qui s'origine dans l'association libre, c'est-à-dire dans le transfert de signifiants inconscients du sujet au lieu du grand Autre comme lieu d'adresse de toute parole ³.

7. Bien que Lacan ne les ait, je pense, jamais désignés comme tels, je vous propose de considérer, outre ces deux modalités imaginaire et symbolique - du transfert, un réel du transfert et un transfert réel.

Par *réel du transfert*, je vous propose d'entendre le réel dont l'amour de transfert nous protège à savoir :

a. D'une part, la haine visant la destruction de l'être de l'autre, y compris de l'objet d'amour.

b. (91) D'autre part, notre passion pour l'ignorance, composante primaire du transfert, disait Lacan, trop souvent ignorée.

c. Un troisième aspect du réel du transfert consiste dans l'objet a réel, autrement dit, l'objet a en tant que béance, cause de notre désir. Nous savons que, comme analystes, nous sommes convoqués pour en assumer la fonction et pour déchoir, comme objet a, en fin de cure.

d. Enfin, un quatrième et dernier aspect du réel du transfert réside dans le manque de savoir dans l'Autre et l'absence de quiconque en ce lieu du savoir. Le transfert invite l'analyste à occuper ce lieu tandis que la fin de l'analyse entraîne sa destitution.

Ces quatre assertions concernaient ce que je vous propose d'appeler le réel du transfert. Envisageons à présent cette autre face du transfert que je vous propose d'appeler le *transfert réel*. Je désigne par là, cette dimension du transfert sur laquelle nous butons, ce qui du transfert revient toujours à la même place, cette espèce de mur infranchissable qui échappe à toutes nos tentatives de maniement. Cette dimension du transfert qui semble faire irréductiblement partie de tout sujet en tant qu'il se trouve continuellement en quête de qui sait pour lui, du grand Autre auquel il pourra s'identifier, ou encore, auquel il pourra consacrer sa jouissance, dédier son travail, son sacrifice, son amour et son désir d'être aimé.

Curieusement, et paradoxalement, cette irréductibilité du transfert semble être une caractéristique du transfert qui n'est pas étrangère aux analyses lacaniennes (y compris, les analyses dirigées par Lacan lui-même). Je pense que vous conviendrez avec moi de la pertinence de cette observation. Je dis que ceci est paradoxal, puisque, vous savez que Lacan fut un des analystes qui s'est le plus préoccupé de la fin de la cure, qui s'est le plus insurgé contre l'identification au moi fort du psychanalyste comme issue normale de la cure, et qui s'est le plus soucieux d'avoir des élèves plutôt que des disciples.

Cette irréductibilité du transfert, autre paradoxe peut-être, Lacan l'a lui-même affirmée. En effet, pour Lacan au contraire de Freud : si l'analyse à une

3 J'ai développé ceci dans « Passion, conversions hystériques, transfert imaginaire et transfert symbolique », in *Le Bulletin freudien*, Bruxelles, 1991, n° 18, pp. 89-104.

fin, le transfert lui n'en a pas. Plus exactement, il ne se liquide pas.

(92) D'autre part, dans la note adjointe à la proposition d'octobre il affirme que « l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail », ce à quoi il ajoute : « Les "séminaires", y compris notre cours des Hautes Etudes, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert. »

La question doit donc se poser de savoir quelle est la nature de ce « transfert de travail » qui, pour Lacan, constitue en quelque sorte la moelle épinière du travail dans son Ecole ? Plus exactement, en quoi ce transfert de travail se distingue-t-il du transfert imaginaire ?

Si l'une des fins de la cure consiste à se retrouver guéri de la croyance qu'il existe un parlêtre qui incarnerait le sujet-supposé-savoir, autrement dit, le grand Autre non barré, la question se pose de savoir quelles doivent être les conséquences que cela doit entraîner dans notre rapport aux enseignements de Freud et de Lacan, ou de quelqu'autre psychanalyste-enseignant que ce soit.

Lacan a d'ailleurs été tout à fait explicite sur ce point : « L'analyste doit choir en tant que supposé savoir », « la psychanalyse doit être chaque fois réinventée » en ou encore, comme le rappelait un jour Ch. Melman : « L'analyste est un maître qui n'a pas de disciple ».

Dans la même ligne, Ch. Melman avait déjà fait valoir, lors de la journée de la Fondation de l'Association freudienne de Belgique (c'était en 1989), combien il était inadéquat de faire habiter le lieu de l'Autre par un fondateur : ni Freud, ni Lacan, ni Winnicott, ni qui que ce soit, puisque l'expérience de la cure enseigne précisément, ajoutait-il, que ce lieu, ce lieu du grand Autre est vide.

Et cependant, vous conviendrez avec moi, je pense, que, malgré ces affirmations de Lacan, les analysants de Lacan étaient nombreux qui semblaient aliénés dans un amour inaltérable de leur psychanalyste et de (93) leur Maître en psychanalyse, auquel ils ne cessaient de supposer un savoir sans faille et par rapport auquel ils développaient des identifications, voire des imitations parfois très surprenantes ⁴.

Le *lui-même* de l'aphorisme lacanien, « *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même* », semblait s'écrire pour certains : « *lui-m'aime* ».

Ne faudra-t-il pas un jour comprendre pourquoi et comment un analyste qui a tant fait valoir la dé-supposition du savoir de, l'analyste en fin de cure, le manque dans l'Autre, et l'analyste comme maître sans disciple, s'est retrouvé entouré d'un aussi grand nombre de disciples à cent lieux de supposer quelque faille dans son Savoir ?

Faut-il voir dans ces contradictions un effet inévitable de la structure du parlêtre, une inadéquation de la théorie lacanienne du transfert ou, plus prosaïquement, une conséquence de la pratique et du désir de Lacan ? Je ne

4 On a connu ces analysants de Lacan qui portaient le même costume, s'habillaient chez le même tailleur, fumaient les mêmes cigares, parlaient avec la même intonation, quand ce n'était pas avec la même voix, développaient les mêmes conceptions du monde, s'engageaient dans de semblables aventures amoureuses, intervenaient comme lui dans les cures qu'ils étaient amenés à diriger, etc.

sais trop qu'en penser aujourd'hui. Et tout d'abord parce que les premiers concernés, les analysants de Lacan qui sont restés ses élèves, écrivent fort peu sur cette dimension de leur expérience psychanalytique.

Sans réponse à ce propos, je me bornerai donc à souligner ces contradictions problématiques en les proposant à votre réflexion. Tandis que je poursuivrai ma communication par quelques annotations concernant ce transfert de travail promu par Lacan au coeur de l'enseignement et de la transmission.

Ma question est la suivante.

Qu'est-ce qu'un transfert de travail compatible avec une analyse menée à son terme ? Autrement dit, qu'est-ce qu'un transfert de travail qui ne soit pas un pur et simple évitement de la fin de la cure, une astucieuse façon de s'identifier au moi fort de son psychanalyste, (ou du fondateur placé en (94)position d'idéal) ou encore une subtile façon d'éviter la dé-supposition du savoir de l'analyste et sa chute en tant qu'objet petit *a*. Où certains reconnaîtront peut-être une version secondaire, adulte, du refus de la castration du grand Autre maternel. Autrement dit encore, comment être lacanien après avoir fait l'expérience d'une cure lacanienne menée jusqu'à son terme ?

Je fus pour ma part réellement fasciné par le pouvoir de mise au travail de ses élèves par Lacan. Cet intense travail qui se développait dans son Ecole, fut un élément déterminant de mon intérêt pour sa façon d'envisager la psychanalyse et la cure psychanalytique. Néanmoins, vous conviendrez avec moi, qu'il ne suffit pas de passer de la paresse dans laquelle nous plonge plus ou moins souvent l'amour de transfert - puisqu'il le sait, attendons qu'il le dise - il ne suffit donc pas de passer de cette paresse au travail acharné que peut induire ce même amour du psychanalyste pour être effectivement dans la transmission de la psychanalyse. Il me semble que le transfert de travail dont parle Lacan implique un profond remaniement de l'amour porté au parlêtre supposé savoir et élu comme objet du transfert.

Un vrai *travail de transfert* se caractérise, me semble-t-il, par le fait qu'on ne le réalise pas pour le grand Autre, que celui-ci soit incarné par le psychanalyste ou par un fondateur tel que Freud ou Lacan. Ce travail ne peut être dédié à la Jouissance de ce grand Autre, ni à l'apurement d'une dette contractée avec lui. Il ne devrait pas plus servir à la conquête de son estime ou à la captation de son amour. Il ne peut, me semble-t-il, répondre à une exigence surmoïque. Je l'imagine, au contraire, comme allant de soi, procurant plaisir et satisfaction, voire jouissance. Dans *Télévision*, Lacan, a parlé d'un « gay savoir » qui s'oppose au travail dans la tristesse et qui ne consiste pas à comprendre ou à piquer dans le sens mais bien « à le raser d'aussi près qu'il se peut ». Il a fait d'ailleurs écrire savoir « sçavoir »⁵.

Ce qui nous introduit à une autre dimension de ce travail porté par un transfert de travail d'après la cure. Il me semble qu'il convient qu'il soit un travail par lequel notre propre inconscient reste concerné. Même s'il ne (95)s'agit pas d'associations libres, ce travail devrait rester un effort, un effort bienfaisant, de réouverture répétitive à l'inconscient qui, on le sait ne cesse de

5 J. LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 40.

se refermer : c'est ainsi que je comprends Lacan affirmant au cours de son séminaire qu'il y parlait non pas comme psychanalyste mais comme analysant. Autrement dit, encore, si la communication habituelle consiste à « ne pas savoir ce qu'on dit à quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il entend », ce travail devrait permettre à celui qui parle de savoir un peu ce qu'il dit et à ceux qui l'écoutent de savoir quelque peu ce qu'ils entendent. Et l'on pourrait même rêver que ces bons entendeurs soient capables d'aider celui qui parle à entendre ce qu'il n'entend dans ce qu'il dit, sans pour autant verser dans les interprétations sauvages que l'on peut parfois observer et qui n'ont qu'un seul effet, à savoir : le bétonnage des défenses de celui dont le narcissisme est ainsi malmené.

Comme vous l'aurez remarqué, je suis très sceptique vis-à-vis de ces positions soutenues par certains concernant la passe et la fin de l'analyse : celles qui soutiennent que l'analyse se termine par l'advenue, une fois pour toute, d'un *homme nouveau* qui serait à jamais hors d'emprise de son imaginaire, de son fantasme, bref, de son inconscient. Je ne l'ai pas encore rencontré, y compris parmi ceux qui ont « réussi » la passe comme l'on dit parfois. Mais ceci est un autre débat.

Que dire encore de ce transfert de travail, si ce n'est que l'enseignement du fondateur, qu'il s'agisse de Freud ou de Lacan, ne peut être dans cette perspective, abordé comme un texte sacré dont on ferait l'exégèse avec le présupposé que la Vérité s'y trouve cachée et qu'aucune erreur pourrait ne s'y être glissée.

Idéaliser l'enseignement du Maître et en rechercher le vrai sens, est la position du disciple. Ce n'est pas celle de l'élève (quoique le dictionnaire fasse équivaloir sur ce plan le disciple et l'élève), disons que ce ne peut être la position du psychanalyste. Dans une perspective lacanienne, la position de l'analyste sera plutôt, me semble-t-il, de repérer les failles dans ces enseignements, autrement dit, ce qui en constitue le réel, de telle sorte que, grâce à ce repérage, un enseignement plus vrai, plus adéquat, se poursuive. Ce fut, me semble-t-il la démarche de Lacan par rapport à Freud. C'était (96) aussi le travail et le transfert que Freud espérait lorsqu'il écrivait craindre « l'adulation de partisans très jeunes et dépourvus de sens critique »⁶. Il semble néanmoins qu'il ait par la suite oublié ce vœu du début et qu'il se soit comporté de façon très autoritaire et dogmatique. Il n'est pas sûr que ce fut un bien pour le développement ultérieur de la psychanalyse.

Bien que Lacan ait affirmé que son enseignement était « sans pareil », il n'a pas dit que je sache que son enseignement était sans faille, on peut se demander si ce n'est pas de ses erreurs que nous pourrions un jour tirer les plus riches enseignements : n'est-ce pas ce qu'il fit lui-même, à partir des erreurs de Freud ? Et s'il a dit qu'il fallait passer par ses signifiants, on peut penser, en l'écoutant à la lettre, qu'il s'agit bien de passer par et non d'y rester fixés ou englués. On peut penser qu'il convient de considérer ses signifiants comme des chemins, des passerelles, des défilés qui nous permettent d'avancer et d'aller plus loin. Une chose est de se laisser marquer par les signifiants de quelqu'un, autre chose est d'y rester enchaîné.

Comme vous avez pu le remarquer, je ne me prive pas de citer ou Freud

6 S. FREUD, *Lettre à Fliess* du 2 mars 1899.

ou Lacan. Cela ne m'empêche pas de penser que cette habitude, fréquente en nos milieux, qui consiste à prendre continuellement appui sur les dires de Freud et de Lacan, surtout lorsqu'il s'agit de les faire fonctionner au titre d'argument d'autorité, n'est pas de la meilleure augure.

Tout autre chose est de se servir de leurs dires pour nous laisser travailler par eux et pour nous mettre au travail à notre tour. Ce qui me semble être une façon de concrétiser l'énigmatique aphorisme de Lacan : « *On peut se passer du père à condition de s'en servir.* »

S'il peut être un travail acharné et passionné, ce travail de transfert, ce travail effet du transfert de travail, ne peut donc pas être un travail d'amoureux et ceci parce que l'amour de transfert est une tromperie de l'autre et de soi-même visant à la fermeture de l'inconscient. Si ce travail est un travail d'amoureux dans la mesure où il n'y a pas de liquidation de (97)transfert en fin de cure, s'il reste donc inévitablement de l'amour dans ce travail, cet amour ne peut être, me semble-t-il, qu'infidèle et indiscipliné, aussi impertinent qu'irrégulier.

Et si l'analyste a pu mener son analysant au terme de sa cure, nous devons convenir avec Charles Melman, que la relation entre le Maître et son élève ne peut être que conflictuelle.

Ces concepts d'*élèves* et de *maître* sont-ils d'ailleurs des plus adéquats pour désigner ce que nous tentons de cerner ?

Je vous livre quelques lignes du dictionnaire à propos de l'élève : « *Personne qui suit un enseignement, voir disciple. Par extension, personne qui reçoit les leçons d'un précepteur. Se dit aussi de quelqu'un qui reçoit un enseignement dans un établissement scolaire : voir collégien, écolier, étudiant* ». Quatre autres applications sont prévues pour ce concept : « *L'élève officier, l'animal né et élevé chez un éleveur, la plante dont on dirige la croissance* » et, pour finir, « *le peintre qui peint comme le Maître et à sa place* », et ce, de telle sorte qu'on « *ne puisse voir la différence* ».

Quant au Maître, seulement cinq lignes du dictionnaire sur cent cinquante évoquent un maître qui ne serait ni modèle, ni commandeur, ni dominateur, ni possesseur, ni seigneur, etc. Et je ne ferai qu'évoquer les lourdes connotations anti-analytiques dont Lacan a chargé le signifiant « Maître » depuis l'établissement des quatre discours.

N'est-ce pas faire fi du pouvoir des signifiants que d'encore désigner par ces termes les protagonistes du transfert de travail et de la transmission de la psychanalyse ?

Je vous laisse avec cette question pour terminer sur une dernière notation.

Il conviendrait encore de distinguer cette issue analytiquement recevable du transfert d'avec le simple renversement du transfert de l'hystérique, déboulonnant le Maître qu'il et qu'elle avait par trop idéalisé.

Il faudrait aussi distinguer ce devenir du transfert de la mise à mort du (98)père, de sa castration, ou de sa réduction à l'état d'objet de collection : un petit Maître parmi d'autre, où vous aurez reconnu le transfert de l'obsessionnel.

Un même travail serait aussi à faire quant au transfert du pervers, qui aura

sans doute tendance à se faire Maître à son tour, tout en ayant besoin du premier pour pouvoir le défier.

Il faudrait encore différencier ce transfert de travail du transfert de celui qui se trouve hanté par le souci, narcissique de la petite différence ou par l'angoisse de castration, roc non dépassé de sa cure.

L'analyste ne s'autorisant dans ces cas que d'un « *je m'aime* ».

Il y a je pense la place pour un transfert de travail autre, c'est celui-là que je nous souhaite tout en vous remerciant pour votre bonne attention.